

pareils sont comme lui, plus à plaindre du reste qu'à blâmer, et trop heureux si, après bien des sollicitations, des traverses, des disgrâces, ils trouvent enfin, au bout de leur vie, une tranquille retraite dans quelque pieuse maison. Théodore Prodrome l'obtint vers 1144 dans l'asile de vieillards de Saint-Paul; le poète anonyme du manuscrit de Venise la rencontra vers 1156 au monastère de Saint-Georges des Manganes, après une aventureuse existence qui vaut d'être contée, car elle n'est point sans intérêt pour l'histoire de la société à l'époque des Comnènes.

III

Parmi les princesses byzantines de la première moitié du XII^e siècle, il n'en est guère que Théodore Prodrome ou son homonyme du manuscrit de Venise n'aient accablées de leurs poèmes. Le premier a, à l'intention d'Irène Doukas, la veuve du grand Alexis Comnène, pleuré en prose et en vers la mort de son fils Andronic. Il a, à l'intention d'Anne Comnène, célébré en un pompeux épithalame le mariage de ses deux fils. Il a chanté Irène la Hongroise, qui fut la femme de Jean Comnène, et Irène l'Allemande, qui fut la première femme de Manuel. L'autre a loué toutes les belles personnes qui gravitaient dans l'entourage impérial, les nièces, les cousines du basileus. Mais, parmi ces illustres protectrices, il en est une surtout dont le nom et la famille reparaissent sans cesse dans le manuscrit de Venise, et dont le second Prodrome semble avoir été le poète attitré : c'est la sébastocratorissa Irène, belle-sœur de l'empereur Manuel.